



MANU
PAYET

JONATHAN
COHEN

MONSIEUR
POULPE

CE QUI SE PASSE À BUDAPEST RESTE À...

BUDAPEST

ALICE
BELAÏDI

UN FILM DE
XAVIER GENS

AUX
POISSON

AVEC ALI MARHYAR ARTUS ANTOINE GOUY AUDE LEGASTELOIS HENRIETTA EDVI ARTHUR BENZAQUEN SCÉNARIO MANU PAYET - SIMON MOUTAÏROU
MONTAGE ANTHONY BLANC MAQUILLAGE ANNE-SOPHIE LEBLANC MUSIQUE OLIVIER SCHNEIDER COSTUME DESIGNER ANNE-SOPHIE LEBLANC COIFFEURS ANNE-SOPHIE LEBLANC ET ANNE-SOPHIE LEBLANC
PRODUCTION L'ÉTOILE FILMS PRODUCEUR GUY-PIERRE LAFITE DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE GUY-PIERRE LAFITE
MONTAGE ANTHONY BLANC MAQUILLAGE ANNE-SOPHIE LEBLANC MUSIQUE OLIVIER SCHNEIDER COSTUME DESIGNER ANNE-SOPHIE LEBLANC COIFFEURS ANNE-SOPHIE LEBLANC ET ANNE-SOPHIE LEBLANC
PRODUCTION L'ÉTOILE FILMS PRODUCEUR GUY-PIERRE LAFITE DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE GUY-PIERRE LAFITE
MONTAGE ANTHONY BLANC MAQUILLAGE ANNE-SOPHIE LEBLANC MUSIQUE OLIVIER SCHNEIDER COSTUME DESIGNER ANNE-SOPHIE LEBLANC COIFFEURS ANNE-SOPHIE LEBLANC ET ANNE-SOPHIE LEBLANC

LE 27 JUIN

BUDAPEST

D'après une histoire vraie

Manu **PAYET**

Jonathan **COHEN**

Monsieur **POULPE**

Un film de Xavier **GENS**

Ecrit par Manu **PAYET** ET Simon **MOUTAÏROU**

SORTIE EN SALLE LE 27 JUIN 2018

DISTRIBUTION

Praesens-Film AG
Münchhaldenstrasse 10
8008 Zürich
Tél.: 044 325 35 25
info@praesens.com



PRESSE

Jean-Yves Gloor
Tél.: +41 21 923 60 00
Mobile: +41 79 210 98 21
jyg@terrasse.ch

Matériel téléchargeable sur www.praesens.com



SYNOPSIS

" Vincent et Arnaud, deux amis qui s'ennuient dans leur travail, décident de tout plaquer pour créer « Crazy Trips » : une agence qui organise des enterrements de vie de garçon à Budapest. Sur place, ils sont guidés par Georgio, un expatrié français qui leur dévoile tous les secrets de la ville... Les activités insolites proposées par Crazy Trips (balade en tank, soirée déjantée, stripteaseuses, stand de tir...) attirent rapidement la clientèle. Mais la situation dégénère et les deux amis perdent vite le contrôle... "

Entretien avec **Xavier GENS**

On n’imaginait pas qu’un spécialiste du film de genre puisse se laisser tenter par une comédie. Et pourtant, c’est ce que vous avez fait ici avec un goût sûr.

J’ai été fan très de tôt de cinéma d’horreur, mais j’ai grandi aussi dans les années 80, avec les comédies de Gérard Oury et Édouard Molinaro qui passaient en boucle à la télé. Veber aussi. Des réalisateurs qui osaient le burlesque, avec un sens très fort du gag visuel. J’adorais Louis de Funès, comme tout le monde et en particulier sa capacité à improviser. Pour *Budapest*, je me suis plutôt servi de certaines choses que j’avais vu chez les frères Coen, Todd Philips ou encore Adam McKay. Leur manière de mettre en scène de la comédie réaliste, et humaine. Pour la direction d’acteur l’inspiration c’est plutôt Charlie Chaplin. Notamment pour diriger Manu. Son personnage est le seul à avoir une morale, des scrupules. Face aux deux trublions imprévisibles que campent Jonathan et Poulpe il fallait qu’on trouve l’équilibre. Il est un peu le clown blanc de l’histoire face aux deux augustes. Je lui ai donc demandé

de faire un travail très précis sur les silences, les regards, l’expression de la gêne que son personnage peut manifester par moments. Il devait selon moi avoir la timidité et la candeur de Charlot, tout ce qui pouvait le rendre attachant et qu’il a parfaitement rendu.

Et Poulpe ?

J’adore sa poésie, son côté extra-terrestre. Il est très intelligent parce qu’il fut être extrêmement intelligent pour paraître aussi fou. Il réfléchit toujours à la meilleure manière de prendre l’espace. Il va chercher des idées toujours plus décalées. Il a grandi comme moi dans les années 80/90 et sa culture de la comédie est influencée par la grande époque des inconnus et des nuls ce qui fait qu’on a connexion spirituel geek à ce niveau-là. D’un point de vue purement dramaturgique, son personnage est l’archétype du Fou révélateur de vérité des personnages principaux.

Et Jonathan ?

Jonathan possède le genre d’énergie très américaine qu’on peut trouver dans le cinéma d’Adam McKay ou de

Louis C. K, avec un vrai sens de l'improvisation et un rythme incroyable. Il va toujours chercher à combler l'espace. Il réfléchit en permanence à son personnage et comment pousser les scènes au maximum tout en cherchant la vérité de la scène et de la situation. Il donne beaucoup sur le plateau. Tous les trois d'ailleurs, d'où l'intérêt d'avoir pu travailler à la préparation pendant trois mois, jusqu'à ce que chacun trouve son espace, en leur permettant d'être force de proposition, à partir du texte.

La comédie naît ici des situations, y compris les plus dramatiques.

Oui, il me paraissait prioritaire de ne pas forcer le trait. Le rire est provoqué par les situations que les personnages traversent et qui leur échappent, en les vivant, eux, sérieux. Ils sont souvent dépassés par les événements. Dans les interstices, on a pu se permettre pousser le bouchon très loin, être borderline sur le réalisme, à travers le personnage de Gabor, le marchand d'armes, que joue Arthur Benzaken. Là, on retrouve ma patte de cinéaste de films de genre.

L'aspect esthétique du film est tout aussi primordial.

A partir du moment où nous étions raccord sur le fond, j'ai pu travailler à loisir la forme, en essayant avec le chef opérateur, Gilles Porte, de recréer ce qu'on aimait chez Todd Philips par exemple (*Very Bad Trip*), ou Harmony Korine que j'admire (*Spring Breakers*), ou encore Gaspar Noé. J'aime beaucoup aussi la manière dont les frères Coen abordent la comédie avec l'utilisation de focales souvent très courte pour amener du burlesque dans des scènes qui pourraient être dramatiques.

Le personnage de Gabor justement, renvoie clairement à votre cinéma de prédilection.

Oui. Le film est constellé de références au cinéma que j'aime. Gabor c'est un clin d'oeil à Sid Haig dans *The Devil's Reject* de Rob Zombie, une figure de proue du cinéma de genre, un artiste fascinant. Dans la dernière partie, entre lumières rouges et bleues, je cite aussi Dario Argento époque *Suspiria*. Si on regarde bien, on trouve aussi une poupée Chucky et d'autres clins d'oeil : à *Hellboy*, *Robocop*, *Predator*... Les fans capteront sans doute tous ces hommages plus ou moins cachés.

Les scènes dans la boîte de nuit sont éblouissantes.

Là, je voulais retrouver les ambiances du *Satiricon* de Fellini, ou de *La grande bellezza* de Paolo Sorrentino. Nous en avons beaucoup parlé avec le chef déco, Johann George et la costumière, Emmanuelle Youchnovski. Je poursuivais l'idée que le spectateur, comme les personnages, puisse se perdre à l'intérieur. Comme dans Pinocchio en fait : cette boîte est un peu la fête foraine du célèbre conte, qui invite à la débauche et dans laquelle, passé un moment, on ne peut plus reculer ; et où les personnages de Manu et de Jonathan vont être transformés en ânes ! Le lieu est une suite d'appartements dans un immeuble de Budapest, dans lequel on s'est donné les moyens de faire quelque chose de vraiment baroque et délirant. Denis Villeneuve avait déjà utilisé les lieux pour une scène de *Blade Runner 2049*. Et Francis Lawrence aussi, pour son *Red Sparrow*, sorti il y a peu.

Qu'est-ce que vous vouliez dire en réalisant une comédie aussi exigeante sur le plan de la réalisation ?

A titre personnel, je voulais prouver qu'il est possible d'aborder un univers a priori aux antipodes, sans se renier. J'ai traité la comédie comme un genre à part entière, avec la même passion que lorsque j'aborde l'horreur ou l'action. Mon rêve serait que les gens sortent de la salle et se disent, "c'est une comédie, mais c'est bien fait !

Entretien avec **Manu PAYET**

Quel est le point de départ de Budapest ?

C'est une idée du scénariste Simon Moutairou (Braqueurs, L'assaut) basée sur l'histoire de vraie de deux de ses amis rencontrés sur les bancs d'HEC, qui en partant de rien ont créé il y a quelques années une boîte, Crazy Voyage, qui organise des enterrements de vie de garçon (EVG). Les difficultés rencontrées au départ, le problème que cela a représenté un temps aussi pour leur couple, était en effet une excellente base de comédie.

A quel moment vous entrez dans la partie ?

Il y a au moins trois ans, lorsque les producteurs Julien Madon et Julien Leclerc, que je ne connaissais pas, sont venus me trouver en mode "Payet, on aime bien" ! Ils m'ont alors proposé de travailler avec Simon.

Ensuite vous avez rencontré les créateurs de la boîte ?

J'ai fait mieux que ça, puisque j'ai fait un EVG avec eux, comme si j'étais un futur marié qui avait fait appel à leurs services avant d'entreprendre l'écriture...

Et donc, cette première expérience ?

Bah, j'ai fait du tank dans la campagne, puis je me suis retrouvé menotté à une femme qui me faisait boire de la vodka sur ses seins, qui étaient très...grands. Je me suis dit qu'il y avait en effet matière à un film. Plusieurs, même ! Ils m'ont raconté leurs galères avant de trouver l'équilibre et aujourd'hui leur société marche formidablement bien. Il y a une réelle demande. Ils viennent même de racheter l'activité de leur homologue anglais.

Le scénario séduit par sa folie maîtrisée et sa fluidité. On devine le travail, mais on ne le sent pas.

Voilà qui fait plaisir ! Car nous en avons écrit de nombreuses versions, avant la définitive. Et si je m'étais écouté, on l'aurait travaillé encore et encore. Mais je suis heureux de ce qu'on a fait, parce que nous sommes parvenus à soigner chaque petit détail, les transitions...Nos personnages, je l'espère.

Budapest n'est que votre deuxième scénario après Situation amoureuse : c'est compliqué, que vous aviez réalisé. Vous prenez goût à l'écriture ?

Disons que j'aime travailler en pool, avec un scénariste confirmé qui me rappelle en permanence qu'il existe un cadre. Après, ce que j'adore c'est dialoguer, en pensant au moment où viendra le jour du tournage et où de bons acteurs feront vivre ces dialogues encore mieux que je ne les ai écrits. Je me réjouissais par avance d'entendre Poulpe par exemple dans la scène où il s'adresse à nous devant Alice et Alix, sans savoir qu'elles sont nos femmes... J'ai un fou rire impossible à contenir avant même la première prise.

Poulpe est la découverte du film ?

Sans conteste. Au départ, le personnage de Georgio était destiné à un acteur plus âgé et de plus grande notoriété. Et puis quand j'ai su qu'on n'aurait que trente-deux jours de tournage, que ce serait la course, à cheval sur deux pays, j'ai pensé qu'il serait plus sage de prendre un acteur plus disposé à se laisser bousculer et qui ait un vrai appétit. Il nous fallait trouver un acteur qui sache jouer de et avec son personnage de la vraie vie... Et puis j'ai eu un flash : j'ai

appelé Julien Madon et je lui ai parlé de Poulpe, que j'avais rencontré sur ses Recettes pompettes pour Youtube. Tout le monde a aimé, Xavier le premier !

La caractérisation des personnages est telle que vous ne vous marchez jamais sur les pieds.

Xavier Gens a fait spécialement attention à cet aspect. Poulpe est tout en folie, Jonathan tout en explosivité et moi je joue le mec sérieux, celui qui passe son temps à dire "attention les gars !"

Xavier Gens trouvait que vous avez quelque chose de Chaplin.

C'était la deuxième fois qu'un réalisateur me le disait ! C'est flatteur, mais je ne savais pas comme le traduire par le jeu au départ... Et puis j'ai intégré en effet qu'il était celui qui avait tout le temps peur, un peu contrit, qui serre son sac de peur qu'on ne lui vole sur l'idée de Xavier, l'idée aussi que ce sac le protège de ce qui peut arriver et de ce qui pourrait sortir de lui.

Comment s'est passée votre collaboration avec Jonathan ?

Il est phénoménal et pourtant il m'a fallu quelques fois le rassurer sur sa capacité à faire rire, dans des scènes où Xavier lui demandait de jouer juste la situation dans ce qu'elle pouvait avoir de sérieux, voire de dramatique. Dans la scène du restaurant, où il reproche à Alix de lui "couper les ailes" il est simplement bouleversant.

Les personnages d'Alix et d'Alice tranchent avec les rôles habituellement réservés aux femmes dans les comédies françaises.

Bien avant que le débat actuel sur la place des femmes au cinéma n'éclate, il était primordial pour moi qu'elles prennent le pouvoir à un moment précis dans l'histoire. D'autant, que la manière dont elles s'y prennent, fait rebondir le récit.

Vous retrouvez Alice Belaïdi, six ans après sa participation à Radiostars.

Elle prouve encore plus ici la magnifique actrice qu'elle est. C'est pour elle que j'ai eu l'idée de notre scène de dispute. Elle y est incroyable dans l'expression d'une détresse

soudaine. Juste après l'avoir jouée, tout le plateau est resté muet d'admiration. C'était très fort.

Alix Poisson avait été votre partenaire dans Tout pour être heureux.

Oui ! Je ne la connaissais pas alors, elle n'avait qu'une minuscule scène, mais il y a eu comme une alchimie entre nous. J'ai même demandé d'où sortait cette fille et je m'en suis voulu de ne pas la connaître ; depuis, j'ai toujours gardé en tête qu'il fallait que je retrouve Alix quelque part, un jour.

Elle est le pendant de Jonathan : une bombe. Un jeu imparable. Une exigence monstre dans ce qu'elle donne. Ce qui manque parfois à nos comédies, c'est cette exigence de tous les instants et Alix est capable de l'offrir.

Vous connaissiez le travail de Xavier Gens ?

On s'était croisés. C'est un artiste. Les scènes dans la boîte sont un sommet. Le générique aussi. Beaucoup de gens m'ont même demandé l'adresse de cette boîte (le Traïan) : ils pensaient qu'elle existait vraiment ! Xavier apporte une patte résolument originale au film.

Entretien avec **Jonathan** **COHEN**

***Budapest* est votre vingt-troisième apparition à l'écran. Qu'est-ce qui a rendu son tournage différent de tous les précédents ?**

Déjà, nous avons beaucoup travaillé en amont, ce qui n'est pas la norme. Et puis sur la base du texte écrit, chacun a pu s'investir et participer à la création, donner son avis. C'est d'autant plus stimulant que c'est assez exceptionnel en effet.

C'est Manu Payet qui vous a proposé de devenir son partenaire ici. A quand remonte votre amitié ?

On s'était connus par l'intermédiaire de Géraldine Nakache. Nous avons commencé à travailler ponctuellement sur de petits sketches pour la télévision, avec Dominique Farrugia, à l'époque de Comédie ! Et puis nous avons fait notre première apparition cinéma

ensemble dans *Comme t'y es belle !* de Lisa Azuelos en 2006.

Xavier Gens apporte une dimension artistique rarissime dans une comédie maison. Quelle a été votre perception de son travail ?

Nous avons un planning très court et serré, or Xavier a su construire et réaliser des plans en très peu de temps, sans que la qualité artistique en pâtisse, au contraire. Il avait mis en place deux équipes, ce qui nous permettait d'engranger, en respectant les délais : jusqu'à cinq à six séquences par jour, ce qui s'apparentait à un tournage de série. Peu de metteurs en scène offre cette dimension "à l'américaine" dans la réalisation d'un film. Le corollaire, c'est qu'on n'avait pas le temps de souffler, ou de "déconner". C'est très sérieux la comédie dans ce type de contexte !

Vous n'avez donc pas eu le temps de vraiment laisser libre cours à votre sens de la fête, comme les personnages dans le film ?

Si, mais avant le début du tournage. Quatre, cinq jours pendant lesquels on s'est immergés dans l'ambiance de *Budapest by night*. Personnellement je voulais voir un maximum de choses pour me mettre en condition et je n'ai pas été déçu, même si la réalité de cette ville est un peu plus aseptisée que ce que le film montre. Cela dit, Budapest doit rester la seule ville d'Europe où on peut tirer à la kalachnikov pour se marrer !

Vous aviez déjà une expérience d'EVG ?

Oui, mais rien à voir. Il y a quelques années nous avons accompagné un copain en Suède, mais notre plus haut fait d'armes avait été de visiter le musée de la photo de Stockholm. Un autre type de "délire" disons !

Votre personnage avait fait HEC. Quel a été votre scolarité ?

Rien de glorieux : un Bac STT option comptabilité que j'avais choisi pour faire comme mes potes et qu'à l'arrivée j'ai raté, à un point près. Je me suis rattrapé ensuite en décrochant le diplôme du Conservatoire d'art

dramatique de Paris. Ce qui me permet de dire aujourd'hui que j'ai quand même un niveau "pas de Bac + 3" !

Entretien avec Monsieur Poulpe

Avec *Budapest* vous signez votre première incursion majeure au cinéma.

Chronologiquement oui, mais j'ai tenu juste après un petit rôle dans *Taxi 5*, sorti avant. J'avais déjà fait de petites apparitions dans des films de copains, mais je ne cours pas après, je ne fais pas de casting. Moi j'ai grandi en voulant faire de la télé. Du coup, je priorise mes projets.

Au départ, Manu Payet avait écrit le rôle pour un acteur plus âgé que vous.

Manu a commencé par me faire lire le scénario en copain, pour me demander un simple avis, sans me rendre compte qu'en fait il était en train de me la faire à l'envers. Je lui ai dit que je trouvais le texte vraiment cool. Et je lui ai demandé : « le personnage de Georgio

est génial. Qui va le jouer ? » Et c'est là qu'il m'a répondu « Bah toi, ducon ». Un très joli cadeau de sa part, doté d'une insulte. Un Grand prince.

Comment vous l'êtes-vous approprié ?

Je l'ai fabriqué de la tête aux pieds : ses cheveux blonds, ses tatouages, ses fringues dégueulasses. Il m'a aussi laissé mettre ma patte dans les dialogues. Xavier Gens et lui ont été super généreux. Tous les comédiens d'ailleurs ont ajouté leur patte, avec une part d'impro qui se sent je crois dans les dialogues : c'est fluide, il a une petite musique propre, inhabituelle dans ce genre de film et elle fait du bien : je pense qu'il y a un petit ras le bol aussi concernant la comédie française cousue de fil blanc, où on sent que certaines punch lines ont été écrites en prévision de la bande annonce.

Votre personnage semble vivre dans un monde parallèle et pour autant il n'est pas une parodie. Il existe vraiment.

Ce qui me paraissait important pour faire exister Georgio, c'était qu'on sente que ce qu'il fait pour la boîte n'est qu'une petite partie de son activité. C'est pour ça qu'il disparaît régulièrement : il a une vie hors-champ bien remplie.

La surprise est aussi qu'il finit très vite par nous apparaître attachant. C'est un enfant d'une certaine manière, non ?

C'est exactement ça. Mais un enfant qui est très client du vice. La scène où il prend pour lui le regard que Manu adresse à la chanteuse prouve qu'il n'a aucun tabou, ni jugement de valeur.

On se dit que la scène de la course de tank a dû être exaltante à tourner.

Pas trop. Un an avant j'avais passé mon permis tank en Allemagne avec Antoine De Caunes pour un reportage, du coup je n'étais pas du tout impressionné de chevaucher ce genre de véhicule. Limite blasé même !

Si vous ne deviez garder que le souvenir d'une scène mémorable, quel serait-il ?

Toutes les scènes tournées dans la boîte, ce lieu de tous les fantasmes dans le film. Une folie véritable, un vrai ascenseur émotionnel. Le décor a été créé de toutes pièces. Et là, pendant cinq jours, nous avons une centaine de figurants qui faisaient semblant de baiser autour de nous. La première heure, nous étions tous très chauds et très excités et puis après on a banalisé la situation. Sauf qu'on s'est rendu compte que, les jours avançant, de véritables liaisons naissaient, jusqu'à voir des gens jouer vraiment avec leurs parties. C'était en définitive très drôle.

Comment se sont déroulées les scènes où apparaît le personnage de Gabor ? Toutes celles où vous tirez au fusil mitrailleur, où vous faites du char...

Comme les journées étaient minutées, tout le monde s'est montré hyper pro. Le rythme était assez bourrin quand même et on n'avait pas trop le temps de souffler entre les scènes, sauf dans celle où Gabor met des gifles aux autres, parce que l'idée a jailli comme ça et qu'on a

trouvé qu'elle était bonne. Le problème c'est qu'ils se sont mis à rire après chaque claqué et que du coup il a fallu refaire plein de fois la prise. Ils en ont bien pris une quinzaine, à croire qu'ils avaient fini par aimer ça.

Qui joue l'effrayant Gabor d'ailleurs ?

Arthur Benzaquen, un des producteurs du film. Lui aussi a pu s'approprier le personnage et c'est comme ça qu'on l'a vu revenir un jour avec son œil blanc, sa barbe et ses cheveux rasés de manière anarchique avec des touffes éparses oubliés çà et là sur son crâne... Il faut savoir qu'il s'est contraint à avoir cette gueule là pendant trois semaines, en dehors du plateau. Je ne suis pas sûr qu'il y ait bien réfléchi avant.

Au fait, c'est quoi votre prénom civil ?

Je ne sais plus, ça fait vingt ans juste cette année que j'ai posté ma première vidéo sur le net sous ce nom-là. Même pour mes parents je suis Poulpe. Je ne me retournerais pas dans la rue si quelqu'un m'appelait par mon prénom.

Entretien avec **Alice BELAÏDI**

Budapest, qui sur le papier pouvait ressembler à un « film de garçons » donne le beau rôle aux filles. Avez-vous l'impression que quelque chose est en train de changer dans la comédie à la française ?

Ça ne change pas du tout au tout non. On est au début du changement et je me sens chanceuse de faire partie des actrices à qui on propose de vrais rôles intéressants et pas simplement, le rôle de la potiche.

Parlez-nous de votre personnage. Qu'est-ce qui vous a séduit à la lecture ?

Ce qui m'a séduit ? Jouer la meuf de Manu Payet. Il me met des vents depuis des années. C'était l'occasion de le pécho. Je n'ai pas hésité.

Dans une scène en particulier, Comment on passe du rire aux larmes avec la facilité dont vous faites preuve ?

C'est juste jouer la comédie. Trouver des chemins intérieurs qui nous amènent à pleurer et rire en même temps. Ça arrive à tout le monde dans la vie. Il suffit de se souvenir dans quel état physique et psychique on se trouve à ce moment-là. On le travaille, comme un sportif travaille son sport ou un musicien sa musique. Et puis un jour on te demande de pleurer et tu sais exactement comment faire en 3 secondes. C'est assez rigolo pour être honnête. J'adore ça.

Quelle était l'ambiance sur le set ? Est-ce que l'obligation de tourner en 32 jours à favoriser l'énergie qui domine le film ?

C'était un plateau de copains. L'ambiance était dingue ! Manu est mon ami depuis longtemps. Je l'aime bien plus qu'un simple partenaire de jeu. C'est un artiste complet, drôle et touchant à la fois. Et il est si sérieux dans le travail. Quand Manu t'appelle et te dit 'J'ai un truc pour toi', tu dis oui et en général tu te régales. C'était le cas pour ce projet.

Xavier Gens vient du film de genre, qu'a-t-il peut être de différent des autres réas avec qui vous avez travaillé jusqu'ici ?

Chaque réal a son style, ses équipes, sa vision. Oui, c'était différent de tourner avec Xavier. C'était génial. Il a toujours un œil bienveillant et enfantin quand il te filme. Il est toujours partant pour les conneries et en même temps il sait où il va. C'était une expérience très enrichissante ce mélange de genres.

Entretien avec **Alix POISSON**

Il est rare qu'une comédie soit tournée en seulement trente jours, c'est plutôt un rythme de série télé ce que vous connaissez bien. Pensez-vous que cela donne au film son rythme, son cachet, sa chaleur ?

On dit volontiers que "l'art naît de la contrainte" et ce qui vous soulignez a certainement joué sur le résultat fini. Et pourtant, personnellement je n'y avais pas pensé, car c'est vrai, je travaille beaucoup pour la télévision, où ces cadences sont le lot commun. Ce qui est évident c'est qu'ensemble nous avons créé une sorte de tourbillon.

Xavier Gens est passé au-dessus de toutes les contraintes et s'est montré très inventif.

Dépeignez-nous votre personnage. Qui est Audrey ?

Elle est très loin de moi, mais à la lecture je l'ai tout de suite trouvée attachante. Elle est dans une sorte de paradoxe puisque tout businesswoman qu'elle soit (hyper responsable, la tête sur les épaules) elle est

pourtant tombée amoureuse d'un compagnon de nature fantasque et volontiers immature, dont elle doit régulièrement s'occuper, comme font beaucoup de femmes dans la vie.

Ils se complètent malgré tout ?

Oui, le personnage que joue Jonathan a besoin d'elle comme d'un pilier, pour éviter de partir en live ! Et elle, malgré la raideur sur laquelle elle s'est construite, elle trouve son compte avec un homme qui la détend, qui sait la faire rire.

Sur le papier c'est un "film de garçon", or la belle surprise c'est que les femmes y imposent leur point de vue, et pour de bonnes raisons en plus.

Nous étions tous d'accord sur le fait que les personnages féminins ne devaient pas être des faire-valoir. Il fallait que l'intrigue dise la vérité sur la place des femmes, a fortiori dans le contexte actuel. Notre couple est ainsi emblématique de beaucoup d'autres aujourd'hui, où chacun à l'intérieur cherche à concilier, à grand peine parfois, vie professionnelle et vie

affective. Il fallait que ce soit extrêmement sincère. Que cela sonne vrai.

D'où le fait aussi que les deux scènes de rupture n'aient pas été traitées de manière comique mais de manière très sincère.

Les garçons en souffrent aussi. Cette crise les mets face à leurs contradictions et à leur difficulté à "grandir". Ça ajoute de l'émotion au propos.

Quelque chose est-il en train de changer dans l'écriture de comédies en France ?

Il y a bien une forme d'audace, de modernité, de culot dans beaucoup de comédies récentes. Dans *Papa ou Maman* par exemple, hommes et femmes sont traités à égalité. Les meilleures comédies sont celle qui ont un propos derrière le rire.

Tootsie par exemple, parle de la difficulté d'être une femme, or c'était il y a 40 ans.

Vous étiez au Conservatoire avec Jonathan Cohen. Quand on se retourne sur le chemin parcouru que procure de se retrouver ainsi, près de vingt ans après ? A la sortie du Conservatoire nous avons joué ensemble aux Amandiers de Nanterre, puis en tournée pendant six mois, sous la direction de Matthias Langhoff, un metteur en scène très exigeant. On était un peu les deux "bleus" de la troupe et on s'est souvenu combien on en avait bavé. Il avait été particulièrement dur avec Jonathan qui avait un rôle plus important. Et c'est vrai que nous avons évoqué tout ça avec un peu d'émotion, en se disant "c'est chouette, beau quand même ! On s'est accrochés et on est toujours là !" Jonathan avait énormément de talent déjà. Ce n'est pas rien de se rendre compte que les rêves que nous avions à vingt ans, se sont réalisés.

L'histoire vraie...

Budapest le film, a été inspiré par la création en 2010 d'une société d'EVG par deux anciens élèves de HEC, Alexandre Martucci, Aurélien Boudier et Matthieu Unzel concepteur de sa charte graphique.

Entretien avec **Alexandre MARTUCCI & Aurélien BOUDIER**

créateurs de **Crazy Voyages**

Quel effet procure de voir sa success story raconté au cinéma ?

C'est exaltant et troublant à la fois. Le parcours de la création de la société est particulièrement bien retracé. Ce qui est relaté durant les 20 premières minutes en

particulier s'est exactement passé comme ça : l'idée qui nous vient car on se faisait trop souvent refouler de boîte à Paris, dès qu'on était en groupe de garçons ; l'élaboration du business plan en deux minutes, en tablant sur le fait que si on attirait 1% des 250 000 personnes qui se marient, notre affaire était viable, etc. Bon, contrairement à ce qui se passe dans le film on n'a quand même pas atteint les 3 millions de C.A la première année, mais seulement au bout de la troisième !

Quel a été le secret de votre réussite ?

Tout le monde est capable d'avoir une idée, mais c'est sur le temps passé à la finaliser et sur l'exécution qu'on finit par faire la différence. Je donne des cours d'entrepreneuriat à HEC et j'insiste invariablement sur ce point : l'exécution. Une bonne idée c'est essentiel pour se lancer, mais c'est la façon dont l'exécute qui fera que ça marche ou non. C'est énormément de travail en amont.

Vous avez eu les mêmes déconvenues ponctuelles avec des clients que dans le film ?

Pas les mêmes au début. La première faillit nous faire couler et avait la forme d'un nuage qui s'échappait d'un

fameux volcan islandais. Beaucoup de vols avaient été annulés et nous nous sommes retrouvés avec nombre de clients coincés au sol en divers points d'Europe qu'il a fallu rapatrier. Or le coût représentait plus que notre mise de départ. Mais on s'est débrouillé.

Quels enseignements en avez-vous tiré ?

Cela nous a appris à être parfaitement en règle avec le Code du Tourisme. Nous sommes une agence de voyages française, et notre licence, le sésame pour exercer la profession (comme on le voit dans le film) peut nous être retirée si on ne respecte pas nos engagements vis-à-vis de nos clients.

Par la suite, on a eu ponctuellement des difficultés avec des clients peu respectueux, responsables d'infractions diverses et avec leurs parents qui appelaient ensuite pour nous réclamer le remboursement... Mais leurs débordements n'étaient pas couverts par notre assurance. Il leur a fallu payer par eux-mêmes !

Très vite vous vous êtes découvert des concurrents sur le secteur.

Au début, on l'a mal pris, car ils desservait les mêmes destinations, offraient les mêmes activités, utilisaient le

rose qui est notre code couleur. Mais on s'est dit que c'était la rançon de la gloire et ça nous a poussé à améliorer les prestations et à faire la différence sur la qualité.

Combien de personnes font appel à vous ?

5000 groupes, soit 50 000 personnes par an, juste sur l'année 2018. Depuis la création, nous dépassons les 200 000 clients. Ce qui nous permet d'employer aujourd'hui 45 personnes.

Vous accompagnez ces groupes ?

Non, jamais. Ils sont encadrés par nos équipes locales et une trouvaille nous a permis d'éviter les débordements : faire encadrer les groupes de garçons par des femmes, ce qui freine les ardeurs des plus exaltés quand ils n'auraient pas hésité à s'affronter à un accompagnant homme. Le respect des règles est immédiat. Pour les groupes de filles, idem. La présence d'un cadre masculin préserve des rivalités féminines.

Budapest est votre destination la plus demandée ?

De loin ! Elle combine tout, un charme fou, des prix raisonnables, une nightlife de folie, des activités

insolites etc. La destination représente 1,5 millions d'euros de nos 10 million de chiffre d'affaires.

Est-ce que comme dans le film, votre couple à pâtit de cette aventure ?

Pas de la même manière, loin de là ! On a même fini par épouser celles qui n'étaient alors que nos simples copines il y a 10 ans et qui durant la création de Crazy Voyages avaient eu la patience de nous voir réussir notre pari. Car se lancer dans l'entrepreneuriat demande énormément de temps et je pense que tous les couples qui sont passés par là peuvent en témoigner !



Contact

Edouard GOMES : 06 58 52 43 49

Edouard@crazy-voyages.com

www.crazy-evg.com

LISTE ARTISTIQUE



VINCENT Manu **PAYET**

ARNAUD Jonathan **COHEN**

GEORGIO Monsieur **POULPE**

CECILE Alice **BELAÏDI**

AUDREY Alix **POISSON**

LISTE TECHNIQUE

REALISATION.....Xavier **GENS**
SCENARIO.....Manu **PAYET** & Simon **MOUTAÏROU**
CHEF DECORATEURJohann **GEORGE**
COSTUMES..... Emmanuelle **YOUCHNOVSKI**
1er ASSISTANT REALISATEUR..... Nathalie **ENGELSTEIN**
PRODUCTEURS DELEGUES.....Julien **MADON** & Julien **Leclercq**
PRODUCTEUR EXECUTIF.....Philippe **GUEZ**
REGIE.....Julie **BELTHOISE**
SCRIPTE.....Ludivine **DOAZAN**
MUSIQUE ORIGINALE..... Jean-Pierre **TAIEB**
SON.....Jacques **SANS**, Axel **STEICHEN** & Sébastien **ARAUX**
CHEFS MONTEURS.....Brian **SCHMITT** & Carlo **RIZZO**
DIRECTEUR DE PRODUCTION..... Bruno **VATIN**

PRODUIT PAR **LABYRINTHE FILMS**

COPRODUIT PAR : **Frères Zak, Maje Productions, Single Man Productions, Umedia, C8**

DISTRIBUTION : **PRAESENS FILM**